

Juillet 1965

_ Oh Maxime! Qu'est-ce qui t'arrive?

C'est l'interrogation qui m'accueillit quand je poussai avec fracas la porte du café tenu par Germain. Le souffle court, la bouche sèche, le sol se dérochant par moment sous mes pieds, je m'étais plus que je ne m'assis. Germain, le torchon sur l'épaule se précipita vers moi.

_ Maxime! Qu'est-ce que t'as? T'es tout pâle, putain, on dirait que tu as vu la mort!

Il prenait les autres à témoin, quatre paires d'yeux étaient tournées vers moi et m'interrogeaient. Je les voyais danser devant mon visage comme des marionnettes, onduler, se déformer. Curieusement à cet instant je me demandais comment j'avais pu revenir à St Julien en conduisant mon tracteur et sans me mettre au fossé. Vu mon état, j'aurais mille fois du me planter, me retourner, me tuer peut être! Mes mains tremblaient, je les regardais bêtement, puis mes yeux se fixèrent sur eux qui guettaient le moindre de mes gestes.

_ Je t'apporte un cognac!

Germain se précipita derrière son comptoir, se saisit de la bouteille de cognac, il en versa une bonne rasade dans un verre ballon. Je le vis revenir vers moi et poser le verre sur la table en même temps qu'il se glissait sur la chaise en face de moi.

_ Bois! Ordonna-t-il.

Toujours tremblant, je me saisis du verre pour le porter à mes lèvres. L'alcool me brûla le gosier au passage, provoquant la toux et me forçant à me ressaisir. Mon souffle s'apaisait petit à petit, le cognac me tordait l'estomac, je n'avais pas l'habitude des alcools forts si tôt le matin. Machinalement je levais les yeux vers la grosse pendule qui trônait au-dessus du comptoir, dix heures.

Dix heures? Je m'étais levé dès potron-minet ce matin-là. A six heures j'étais au champ, bien décidé à savoir qui m'avait volé mes lavandins durant la semaine. Ils ne s'étaient pas contentés de m'en piquer une fois, non, ils étaient revenus deux autres fois. Mais cette fois-ci je m'étais décidé à réagir. Voilà pourquoi je m'étais rendu si tôt au champ sur la route de Boisset.

_ Oh! Maxime! Tu vas mieux la? Dis-nous, tu as eu un accident?

Je hochais la tête de droite à gauche, les mots ne voulaient pas encore franchir le seuil de mes lèvres. En face de moi, Germain guettait le moindre de mes gestes, au-dessus de lui trois têtes hirsutes m'interrogeaient elles aussi: Tonin, Lucien et celui que je nommais le rouquemoute au vu de ses cheveux roux éternellement empâtés au sommet de son crâne. Pas les trois les plus fins de St Julien assurément, et j'aurais dû me méfier d'eux, et de Germain aussi d'ailleurs, mais j'étais trop bouleversé pour réfléchir plus avant.

_ Dis-nous Maxime! Tu tiens à peine debout, aussi blanc qu'un linge, tu trembles comme

les feuilles dehors, dis-nous ce qui t'arrive!

Arrivé aux champs j'avais pris soin de garer le tracteur assez loin de ma parcelle, histoire de ne pas éveiller l'attention de mes éventuels malfaiteurs. Après, j'avais suivi la haie qui me séparait de mon champs. Je progressais silencieusement, levant le nez de temps en temps pour voir si des fois... J'ai fait cinq cents mètres comme ça, courbant le dos derrière la haie pour ne pas être vu, m'arrêtant tous les cent mètres pour écouter des bruits qui auraient pu m'orienter vers des voleurs. Rien, rien, pas de bruit, alors j'avançais avec précaution, je levais le nez entre deux arbustes quand soudain je la vis! Une bagnole au milieu de mon champ, c'était eux, ils étaient revenus. Mon cœur s'est mis à battre plus fort. J'ai respiré profondément deux ou trois fois avant de m'élancer vers cette voiture. Une petite bagnole rondouillarde, gris métallisée. Pour l'instant je ne voyais personne, mais de toute façon ils ne pouvaient pas être loin. C'était mon estimation, ils étaient faits comme des rats. Je progressais maintenant en trotinant derrière la haie, m'approchant le plus près possible pour mieux les surprendre.

_ Maxime, tu me réponds?!

Quand j'ai bondi de la haie je me suis aperçu de mon erreur, ce n'était pas une voiture, mais il était trop tard, dans la seconde qui suivit je me trouvais paralysé.

_ Une soucoupe volante!

_ Quoi une soucoupe volante?

_ J'ai vu une soucoupe volante!

L'éclat de rire qui suivit me cueillit comme un coup de poing. Il retentit à mes oreilles comme le bruit infernal d'un rideau de fer refermé brutalement. En face de moi, des visages déformés par le rire, des bouches étirées et grandes ouvertes qui me donnaient une vue imprenable sur des dents plutôt mal tenues aux multiples caries et qui se chevauchaient joyeusement. Germain n'était le dernier à s'esclaffer. A ce moment-là je me suis dit que c'était la première fois je leur voyais la gueule si grande ouverte à ces quatre-là.

_ Voyons Maxime, tu t'es trompé, t'as vu un oiseau, un gros, venu des montagnes, un aigle peut être, va savoir.

Je secouais la tête mais je me rendais déjà compte que j'avais eu tort de dévoiler mon aventure, car entre moi et les quatre, un rideau de fer venait de s'abattre. Je les regardais à tour de rôle, mais j'étais revenu à mon champ. Comme je bondissais hors de la haie, je me rendais compte de mon erreur: ce n'était pas une voiture, là, au milieu du champ. Etais-je bête d'ailleurs, comment une petite voiture aurait-elle pu se rendre ainsi au milieu d'un champ de lavande? Mais il était trop tard, j'étais à découvert et c'est à ce moment-là que je les ai vus. Les trois types, habillés de combinaisons grises métalliques qui brillaient au soleil levant. Trois petits mecs, pas plus grands qu'un enfant de dix ans et dont je ne voyais que les yeux d'un noir intense, en amande, étirés sur les côtés. L'un d'eux a braqué vers moi une espèce de cylindre qu'il tenait à la main et aussitôt je me suis figé sur place. Plus moyen de faire le

moindre geste. Putain! Ils me piquaient mes plants de lavandes et moi je ne pouvais que les regarder faire! « *Calmez-vous, nous allons repartir et vous retrouverez votre liberté. Excusez-nous pour ces plants de lavandes, mais il nous les faut.* »

Non, ils ne m'avaient pas parlé, mais ces mots étaient parvenus à mon cerveau. En même temps je sentais mon corps se détendre, le calme revenait en moi, doucement, petit à petit. Je n'avais plus de notion de temps, plus la notion non plus de ce que j'avais fait par la suite. Il me semblait soudain que j'étais revenu à moi au seuil du bistrot de Germain. Mais le tracteur? Il n'était pas revenu seul du champ quand même!

Germain cessa le premier de s'esclaffer.

_ Bon, admettons, que tu aies vu des choses... pas ordinaires...

_ Oui! Pas ordinaires! Reprirent les trois autres en se tapant sur les cuisses.

Germain leur fit un geste pour qu'ils se taisent et il reprit:

_ Admettons que tu aies vu un truc, je ne sais pas moi... un truc. Tu ne vas pas dire que c'est « ça » qui t'a mis de cet état?!

_ Tu ne peux pas comprendre Germain.

_ Explique moi alors! Où, quand, comment?

_ Je peux pas te raconter ça maintenant, dis-je en fixant les trois autres ravis de la crèche.

Germain comprit ma réticence et d'un geste il leur fit signe de se retirer.

_ Quoi! S'exclama le rouquemoute, tu nous vires?

_ T'es sur que t'as rien à faire? Demanda Germain.

Le rouquemoute se redressa aussi haut qu'il en était capable et répondit:

_ Hier, monsieur j'ai travaillé!

_ Et alors?

_ Bin, aujourd'hui je me repose!

_ Le mieux vois-tu, serait que tu te reposes chez toi!

En maugréant, ils prirent la porte non sans l'avoir ostensiblement claquée. Quand nous fûmes seuls, Germain se tourna vers moi.

_ Alors, Maxime, vas-tu enfin me dire ce qu'il t'arrive?

Je lui expliquais tout, depuis le début, les plants de lavandes disparus, les traces par terre, l'idée qui m'était venue de surprendre les voleurs en plein forfait, persuadé qu'ils avaient fait ça un matin de bonne heure. Germain m'écouta sans m'interrompre, il me regardait, épiait sur mon visage la moindre émotion. Quand j'eus fini, je bus d'un trait le reste de cognac qui restait dans le verre.

_ Voilà toute l'histoire.

_ Et maintenant qu'est-ce que tu comptes faire?

_ Ce que je compte faire? Je n'en sais rien.

_ Il faut que tu ailles à la gendarmerie.

_ Pour qu'ils rigolent comme vous l'avez fait?!

_ Non, non, excuse-moi d'ailleurs, mais les trois autres, ils m'ont entraîné.

Je haussais les épaules, finalement tout ça avait si peu d'importance. Je le dis à Germain.

_ Bon, me répondit-il, fais comme tu veux. Mais tu devrais rentrer chez toi et te reposer. Ce que je fis.

Mon père leva la tête de son journal quand il me vit sur le pas de la porte.

_ Oh! Fiston te voilà déjà?

Que répondre, j'avais déjà l'expérience du bistrot de Germain et je ne voulais pas la revivre, d'ailleurs, je n'en avais plus la force.

_ Oui, je ne me sens pas bien, il faut que je me couche.

_ Que tu te couches? Mais tu es malade alors? Tu veux que j'appelle le docteur?

_ Non papa, ça ira.

Et sans plus attendre je montais l'escalier quatre à quatre pour m'engouffrer dans ma chambre et plonger dans mon lit, après avoir jeté mes chaussures dans un coin. Que m'arrivait-il? Je ne sais pas trop, je m'endormais presque sur le champ, d'un sommeil profond peuplé d'entités effrayantes que je voyais danser devant moi, qui me parlaient, qui pratiquaient sur moi des gestes qui se voulaient médicaux. Je ne sentais rien, mais ils enfonçaient des aiguilles dans mon ventre, ils posaient sur ma poitrine des cylindres de métal. Je ne pouvais pas bouger, je regardais effaré leur ballet. J'étais allongé sur une table d'examen au milieu d'une pièce inondée de lumière. D'où venait cette lumière? Il n'y avait d'éclairage nulle part, mais la pièce était baignée de lumière. Tout était propre, aseptisé, rien ne trainait, il n'y avait pas de meuble et les outils qu'ils utilisaient disparaissaient aussitôt qu'ils avaient cessé de s'en servir. Je n'avais plus la notion d'environnement terrestre et je prenais peur, aussitôt les entités s'en rendaient compte. Une d'entre elles se pencha vers moi et encore une fois, une voix me pénétra: « *Tout va bien, c'est bientôt fini, nous allons vous ramener chez vous.* »

Me ramener chez moi? Ça voudrait dire qu'ils m'ont kidnappé pour m'emmener avec eux? Mais où suis-je? La panique me gagnait, je voulus me lever de la table, mais j'étais sanglé. Je n'avais pas eu cette impression avant, mais là, je me trouvais sanglé. Une entité s'approcha de moi, il me posa un de leur fichu cylindre sur le front et je perdais conscience.

C'est alors que je fis un bond sur mon lit, me réveillant en hurlant, tout couvert de sueur.

Des pas dans l'escalier, ma porte s'ouvre à la volée.

_ Maxime! Qu'est-ce qu'il y a?

Je regardais mon père, hébété.

_ J'ai fait un cauchemar.

_ T'as fait un cauchemar? Mais qu'est-ce qu'il t'arrive, tu rentres en pleine matinée, tu te couches. Maxime, j'appelle le docteur!

Je n'eus pas le temps de protester, mon père dévalait déjà les escaliers et attrapait le

téléphone. J'entendis la conversation pendant que j'essayais de retrouver mon sang froid en maîtrisant mon rythme cardiaque.

_ Il passe te voir.

Je n'avais plus la force de protester, une fatigue aussi lourde que du plomb me tombait sur les épaules. C'est à peine si je pus défaire mon pantalon pour examiner mon ventre, à peine surpris d'y trouver des taches rouges, ainsi que sur ma poitrine. Qu'est-ce que tout cela voulait-il dire?

Le docteur est passé, il m'a examiné, il m'a posé des questions sur ces taches que j'avais sur le ventre, j'ai répondu aussi vaguement que possible. Chat échaudé craint l'eau froide! Plus tard je l'ai entendu parler à mon père en bas, dans la cuisine. Il était question de dépression, de grosse fatigue. Il a en plus interrogé mon père sur mon travail, sur un éventuel surmenage. J'entendais mon père répondre de façon assez dubitative, visiblement il ne s'attendait pas à un tel diagnostic. Quand le médecin a établi son ordonnance et quitté notre maison, j'ai entendu les pas lourds de mon père dans l'escalier.

_ Maintenant Maxime il faut tout me dire!

Depuis la mort de ma mère, je prenais soin de lui. Moi-même célibataire, nous vivions ensemble dans une harmonie jamais démentie. Nous ne cachions rien l'un à l'autre. Il faut dire que nos petites vies tranquilles étaient sans imprévu.

Je le regardais depuis le pas de la porte, appuyé au chambranle, mon père me dévisageait avec inquiétude. D'un geste, je lui ai fait signe d'avancer et de s'asseoir au bord de mon lit. Je lui ai répété l'histoire, telle que je l'avais dite à Germain quelques heures plus tôt. En prenant bien soin de peser mes mots, de parler lentement, lui laisser le temps de s'imprégner de ce qui m'arrivait. Bien appuyer sur le fait que ce que je lui rapportais était la vérité, enfin, ma vérité, telle que je l'avais perçue, ou telle que l'on voulait bien que je la perçoive!

_ Voilà papa, j'ai fait la rencontre d'une soucoupe volante.

Ce fut ma conclusion. Mon père, qui m'avait écouté sans m'interrompre poussa un soupir.

_ Bon! Il va falloir gérer la chose, pas qu'elle s'ébruite, sinon on va te prendre pour un dingue.

_ Mais Germain le sait lui, et les trois autres branquignoles aussi!

_ Oh! Eux, personne ne les croira, et Germain, si on lui dit de se taire, il se taira.

_ Dieu t'entende papa! En attendant je suis crevé, je crois que je vais me recoucher et dormir encore, excuse-moi papa, tout ce binz m'a crevé.

_ Je te laisse.

*

Je n'ai pas vu les deux jours suivants. Quand je me suis réveillé le troisième jour, je me suis senti un peu plus en forme en me demandant ce que je faisais dans mon lit. Dehors le grand soleil de Juillet inondait la cour et je me rappelais tout le travail qui m'attendait aux champs.

J'ai voulu bondir du lit, mais le tournis m'a pris dès que mes pieds ont pris contact avec le plancher rugueux. Je fermai les yeux en attendant que le manège veuille bien s'arrêter. Il se passa assez de temps pour permettre à mon père de monter lourdement l'escalier et se poster à l'entrée de ma chambre.

_ Alors mon fils, tu vas mieux?

Je n'ai pas voulu le décevoir et j'ai hoché la tête de haut en bas. Pour me lever ce fut un autre exercice périlleux. Mon père se précipita pour me soutenir et quelques secondes plus tard, je pus tenir debout sans son aide. Je n'étais pas très vaillant, mais je pouvais mettre mes malaises sur le compte de tout ce temps passé à l'horizontale. Je me dis qu'il fallait que je me force à avancer.

Dans la salle de bains, je découvris ma tête dans la glace, je dois dire qu'elle me fit peur! Ma barbe avait poussé noire et drue, des rides s'étaient creusées de part et d'autre de ma bouche me donnant un air amère et triste. Pas de quoi me réjouir ni me remonter le moral.

J'ai fait un semblant de toilette, paré au plus pressé, sans trouver de vigueur pour autant. La douche ne me fit pas l'effet qu'elle me faisait le matin, et c'est le pas lourd que je retrouvais le rez-de-chaussée où mon père me regardait venir, le regard inquiet derrière son journal.

_ Tiens ils parlent de toi là.

Son doigt me désignait un petit article à la page régionale du Provençal. J'y jetais un coup d'œil et un frisson me parcourut l'échine. Les salauds! Les trois ivrognes de chez Germain avaient parlé! Et en quels termes! Je passais pour un demeuré qui avait des visions de soucoupes volantes au milieu de son champ de lavande. L'ironie transpirait à chaque ligne, le journaliste qui avait écrit ça, s'en était donné à cœur joie. Le sujet s'y prêtait, chaque fois qu'il était question de soucoupe volante dans un journal le ton employé pour en parler était toujours le même. Je dois dire que j'en avais ri moi-même plus d'une fois. A l'heure qu'il était, j'étais la risée de tout le village, que dis-je, de la région. J'aurais voulu sortir pour casser la gueule à ces bons à rien qui se permettaient de juger les autres. Au passage, j'aurais aussi pu casser la gueule à Germain, car dans l'article, il apparaissait des détails connus de lui seul, des confidences que je lui avais faites. Ainsi donc ils avaient convoqué la presse pour raconter cette histoire. Je fus pris d'une espèce de vertige, je me sentais comme nu tout soudain, dépouillé de toute défense, jugé sans avoir eu l'occasion de me justifier, et jugé par qui!

Mon père me mit la main sur le bras, il avait perçu ma fureur, il ressentait la même!

_ Ne réponds pas, me dit-il, ce serait pire.

_ Il faut pourtant répondre à ça! Je ne peux pas laisser dire ce qui est écrit dans ce torchon. Je ne peux pas laisser un scribouillard écrire impunément des conneries sur mon compte! Je vais téléphoner au journal, je vais leur dire qui ils sont. Avec rage je me levais et pris le téléphone pour faire le numéro du Provençal. Je me présentais, j'essayais de rester aussi calme que possible pour expliquer mon courroux vis-à-vis de cet article paru le jour même.

_ Ne quittez pas.

Je patientais encore un moment, rongant mon frein, avant qu'une voix rauque, imbibée de tabac et masculine me balance un « allo » à l'autre bout du fil. Encore une fois je lui faisais part de ma mauvaise humeur.

_ Voulez-vous que je vienne vous interviewer?

Pris de court, je restais un moment sans réponse. Moi le petit paysan du plateau, me faire interviewer? Et puis après tout pourquoi pas. Trois ivrognes n'avaient pas hésité, eux! Nous primes rendez-vous pour le lendemain.

Je passais ma journée à essayer d'oublier, bricolant de-ci de-là sans trop de conviction, poursuivi par la pensée de cet article, méditant sur le pouvoir maléfique des mots mal employés. J'allais redresser la barre dès demain et de façon spectaculaire.

J'étais bien faible cependant, manquant d'allant, tournant en rond dans la ferme et surtout, n'osant pas franchir le porche pour me rendre aux champs. De toute façon je n'en avais pas la force, j'avais juste l'impression d'avoir été mis en prison derrière les limites de notre propriété. Vers six heures du soir je n'en pouvais plus et je remontais dans ma chambre sans diner, plongeant dans un sommeil encore une fois agité, peuplé d'entités qui venaient me tourmenter. Mon père respecta mon sommeil, et le lendemain matin je me levais vers neuf heures, la tête encore lourde et troublée, traversée de pensées tristes, d'envie de vengeance, d'exaltations qui retombaient aussi vite qu'à peine envisagées. Je n'arrivais pas à mettre en semblant de cohérence à tout ce fatras qui occupait ma tête. J'en fus inquiet, le journaliste allait venir, comment le convaincre? Devais-je tout lui dire? Juste une partie? Où m'arrêter dans la confidence?

Ma toilette terminée je descendais pour retrouver mon père à la même place, les lunettes sur le nez et penché sur son journal. Il leva les yeux vers moi pour me saluer. Je m'asseyais, taciturne devant un bol de café et mes tartines quand on frappa à la porte.

_ Entrez! Gueula mon père sans bouger de sa place.

La porte s'ouvrit et le type fit son entrée. On aurait dit un flic de fiction, genre Bourel dans « les cinq dernières minutes ». Je le regardais arriver à nous, se présenter et enfin s'asseoir à notre table en sortant un bloc et un crayon. Le vrai flic quoi! Pas de quoi renforcer mon assurance. Papa lui offrit une tasse de café qu'il accepta. Après en avoir bu une gorgée, il commença son interrogatoire en me demandant qui j'étais, il voulait en savoir un maximum sur moi, sur nous et sur notre vie. Nous le regardions avec méfiance, mais il avait l'habitude, de toute évidence il sut assez vite percer notre cuirasse de réticence.

En fait d'interview, rien ne se passa comme je l'avais imaginé, c'était un vieux de la vieille à qui on ne la faisait pas. Suspicieux, il contournait avec habileté une réponse qui ne le satisfaisait pas pour revenir au sujet par un biais différent. Un vrai flic je vous dis, en plus habile et psychologue, jamais il ne sembla mettre en doute ce que je lui disais, griffonnant de

temps en temps des notes sur son carnet. Il écrivait en sténo, impossible de le relire pour qui ne connaît pas la sténo, et bien sûr c'était notre cas. En tout état de cause, j'essayais d'y mettre toute la force de persuasion dont j'étais capable, mais pouvais-je me défendre à ce moment-là?

Il a passé une heure avec nous, je n'ai pas vu passer le temps, mais je n'ai pu non plus, à aucun moment, imposer quoi que ce soit. J'ai répondu à ses questions de la façon la plus honnête possible, mais au fond, une fois l'interview fini, je me suis demandé si j'avais été crédible. Il a refermé son carnet à spirales l'a remis en poche et nous a salué de sa voix rauque en promettant un nouvel article pour les jours à venir, sans nous donner de date précise cependant.

Quand il est parti, je me suis retrouvé tout bête, pas plus rassuré qu'avant sa venue, un peu plus inquiet encore: qu'allait il sortir de tout ça? Je suis sorti dans la cour baignée du soleil de l'été. La lumière vive m'a agressé et j'ai mis un certain temps à m'y habituer avant que je vois deux types, des appareils photos en main, brandis dans ma direction

_ Hé! Vous faites quoi la?!

Ils n'ont pas demandé leur reste et ils ont détalé. Je suis resté seul au milieu de la cour, plein d'interrogations supplémentaires.

Malgré le soleil, mon humeur était toujours aussi morose. Pas de gout, pas de force, pas d'envie.

Dans l'après-midi le fourgon de la gendarmerie a fait une entrée remarquée dans la cour, autant qu'une soucoupe volante pourrais-je dire!

_ Salut Maxime

_ Salut chef.

_ Tu sais pourquoi on est là! Il se dit des choses en ville, et nous, la hiérarchie nous demande des rapports. C'est nouveau, mais on doit faire remonter ce genre d'information. On est venu te demander de te présenter à la gendarmerie demain matin, je crois que nous aurons des choses à nous dire.

Je hochais la tête pour approbation avec de l'espoir que cette fois-là: si la gendarmerie s'en mêlait, ils me prendraient au sérieux et sauraient mettre un point final à tout ça. Le pandore m'a salué brièvement et le fourgon a fait demi-tour. Je suis rentré à la maison pour demander à papa s'il pourrait me conduire demain matin à la gendarmerie.

_ Qu'est-ce qu'ils voulaient les flics?

_ Oh! C'est suite à mon histoire, ils veulent faire un rapport.

_ Un rapport! Comme ils y vont!

_ Paraît que maintenant c'est obligatoire, c'est leur hiérarchie qui les demande.

_ Alors ils prennent ces histoires au sérieux?

_ Ce n'est pas des histoires papa. Je regardais mon père tristement, se rendant compte de

son erreur, il mit fin à la conversation en me donnant une tape amicale sur l'épaule.

*

Quoi de plus officiel que la gendarmerie? C'est le moral un brin remonté que je me présentais le lendemain matin à la gendarmerie. Un planton me demanda d'attendre avant que le chef vienne me chercher pour me conduire à son bureau. « Adjudant-chef Hubert Santoni » voilà ce que disait le petit bristol glissé sous le support hadock, mais je le comparais plutôt au grand Charles. Vous savez, De Gaulle. Surtout ainsi, sanglé dans son uniforme, il me dominait de sa haute taille.

_ Asseyez-vous monsieur Magnan.

Ce que je fis.

_ Bien! Vous savez pourquoi je vous ai convoqué?

_ Je m'en doute chef.

_ Très bien ça va nous faciliter les choses. Dites-moi ce qui vous est arrivé il y a trois jours.

Alors je racontais tout à Santoni, mon levé de bonne heure, le vol de mes lavandins, ma planque derrière la haie, ma méprise, mon surgissement de la haie, ma paralysie, les petites entités.

_ Bon, dit-il après m'avoir écouté sans m'interrompre. C'était à quelle heure tout ça?

_ Environ six heures et demie.

_ Et ...ça a duré longtemps cette rencontre?

_ Ben, j'sais pas trop, dix minutes, un quart d'heure.

_ Donc vous êtes resté paralysé pendant tout le temps qu'ils ont été là!

_ Oui.

_ Mais après, vous avez fait quoi?

La question me prit de court, je réfléchissais mais au fond je n'avais pas de souvenir de l'après immédiat.

_ Heu...j'ai dû travailler au champ je suppose.

_ ...vous supposez! Après ce qui venait de se produire!

_ En fait je n'ai pas de souvenir de ce que j'ai fait juste après leur départ.

_ Parce que si je vous suis bien, vous avez fait irruption dans le bistrot de Germain vers dix heures.

_ Oui.

_ Et entre six heures et demie et dix heures vous avez fait quoi?

_ Je vous dis, je ne me souviens plus, mais logiquement...logiquement j'ai dû travailler au champ.

_ Logiquement! Après ce que vous veniez de subir?

_ Je ne sais pas, je ne sais plus.

J'étais déstabilisé, troublé par cette question de temps manquant. Il y avait un trou entre six heures trente et dix heures, et je ne pouvais pas expliquer ce temps manquant. En plus je me posais aussi la question de savoir comment j'avais pu rejoindre le village et n'avoir aucun souvenir de ce voyage-là.

Santoni me regardait fixement. Je finis par hausser les épaules, lui dire, désespéré, que je ne savais pas.

— On va peut-être arrêter là? Suggéra le gendarme. Je ne vais pas vous embêter plus longtemps, mais si un détail vous revient, j'aimerais que vous me le fassiez connaître.

Je pris congé de Santoni et retrouvais le soleil matinal mais en plus une dizaine de zozos armés d'appareils photos et de calepins qui se précipitèrent pour m'entourer.

Autre désarroi, la meute était agressive, me bombardant de questions qui se chevauchaient, dans le crépitement des déclencheurs, m'empêchant de progresser. Je crus que j'allais tomber la, raide sur le trottoir. Par malheur j'avais dit à papa que je rentrerai à pieds. Alors j'ai un peu paniqué, j'ai répondu un peu n'importe quoi pour avoir la paix, pouvoir fendre le groupe que j'avais mal évalué et qui était bien plus important. Je tendais les mains devant moi comme un type qui va se noyer, je balançais mes bras à droite, à gauche pour éloigner les micros, les appareils photos. Je crois bien même qu'il y avait des caméras.

Ce fut un vrai calvaire que de faire ces quelques centaines de mètres entre la gendarmerie et notre ferme. Je titubais et bien sûr, des questions insidieuses m'arrivaient aux oreilles: « Vous avez bu monsieur Magnan? », « Vous êtes passé voir Germain au bistrot? », « ou sont vos amis Tonin, Lucien et puis l'autre la ». Je baissais la tête, fonçais dans le tas qui s'écartait pour mieux se reformer aussitôt. Une vraie glue, collante, mouvante, et parlante surtout! Les mots, les mots qu'ils proféraient, ces mots qui me paniquaient, me provoquaient des sueurs froides, troublaient mon regard, me faisaient tituber encore davantage, au point qu'un moment je dus m'appuyer au mur.

J'étais là, haletant, contre le mur ensoleillé, j'avais chaud au milieu de cette petite foule compacte qui me serrait, qui caquettait et dont je ne comprenais plus ce qu'ils me voulaient. Ma tête s'est mise à tourner, je me cramponnais au mur et le brouhaha sembla s'éloigner, je crus que j'allais tomber dans les pommes mais je tins debout, seul les bruits s'éloignèrent pour faire place à un grand silence. Surpris, je levais les yeux, je vis la foule des journalistes, leurs lèvres bougeaient, leurs micros se tendaient, leurs appareils photo me visaient et tout à coup, il fut là devant mes yeux. Comment avait-il fait pour fendre la foule compacte? Il était au premier rang et les autres semblaient avoir reculé. Il était plus grand que moi, me dominant d'une tête, habillé d'un costume noir impeccable, sans un pli, sinon celui net et marqué de son pantalon. Il portait une chemise tout aussi impeccable et une cravate noir étonnement lisse et rigide. Je me fis la réflexion; il va crever de chaud ce type dans son costard du dimanche!

Quant à sa face, dieu quelle étrange face! Elle était figée, son visage n'exprimant aucun

sentiment. Ses yeux d'un noir profond, brillaient comme du charbon au milieu de sa face, un regard intimidant qui finit par glacer mon sang.

« *Tout ceci ne les concerne pas!* » Ses paroles vinrent me frapper et je sursautais, je fixais ces lèvres qui bougeaient au milieu de la face. La face elle-même semblait danser autour du nez étrangement immobile. Je clignais des yeux, dans ma tête se formait une question: « Qui êtes-vous? »

La réponse me parvint de la même façon que précédemment « *Peu importe, ne vous inquiétez pas, oubliez tout ceci.* »

Comment oublier une si étrange situation, je fixais l'inconnu, j'essayais de voir de part et d'autre de son corps le reste de la foule des reporters en arrière-plan, ils m'apparaissaient dans un flou lumineux, ils semblaient loin et je ne percevais toujours pas de son. Dans quelle étrange galère m'étais-je encore fourré? Il m'apparaissait que tout ceci n'avait rien de naturel, mais comment cela pouvait-il se produire? Toutes sortes de questions se bouscuaient en tempête sous mon crane.

« *Rappelez-vous, tout ceci n'intéresse personne!* »

Et puis la chaleur de Juillet m'enveloppa de nouveau, les cris, le bruit des appareils photos, les questions qui fusaient de partout. Je demeurais étourdi, toujours appuyé au mur. Dans mon éblouissement, la main en visière au-dessus de mes yeux, je tendais le cou à la recherche de cet étrange personnage mais je ne vis rien. Un frisson glacial me parcourut l'échine et la panique s'empara de moi. Je repoussais violemment tout ce qui était à portée de mes mains et je partis en courant vers chez moi. Le troupeau de journalistes aux fesses, je courrais dans la lumière agressive de l'été. Quand je franchis notre portail, je retrouvais un semblant de calme, pénétrant dans mon havre, mon cœur retrouva un rythme plus sage et bien qu'ils me poursuivirent jusqu'à la porte, les journalistes n'avaient plus d'importance. Ayant atteint le seuil je m'engouffrais dans la pénombre de chez nous et refermais la porte au nez de la meute braillarde, restant là, appuyé au bois dur et rassurant.

Le pas trainant de mon père précéda son apparition au bout du couloir. Je le vis venir vers moi, il avait un air inquiet, ses sourcils étaient froncés.

_ Quoi encore? Qu'est-ce qu'ils veulent ces types là, dans la cour?

_ C'est bon papa, ils vont s'en aller.

_ Mais qu'est-ce qu'ils foutent là? C'est encore ton histoire de soucoupe qui les attire?

_ Probablement, mais je ne répondrai plus à qui que ce soit!

_ A la bonne heure! Qu'ils nous foutent la paix une fois pour toute. Attends je vais leur dire moi, que s'ils ne me débarrassent pas le plancher j'appelle les flics!

Ainsi fit papa et le calme revint peu à peu. Le tremblement de mes mains attirait encore le regard de mon père mais dans l'ensemble je me calmais.

_ C'est tout ce carnaval qui te rend si nerveux?

Je hochais la tête lentement.

_ Rassure toi fiston, ils ne viendront plus. Qu'est-ce que tu leur as dit?

_ Rien papa, je ne leur ai rien dit!

_ Bon, tant mieux, moins on parle et mieux on se porte! Ne dis plus jamais un mot sur ton histoire, tu vois où ça te mène!

Je regardais mon père avec plus d'intensité, ce pouvait-il qu'il me donne le même conseil que l'homme en noir qui m'était apparu?

_ Crois-moi, c'est le mieux que tu puisses faire.

Je restais sans voix, profondément troublé, déstabilisé, mon père pouvait-il avoir quelque chose à voir avec le type en noir? Paranoïa, je devenais paranoïaque, je ne pouvais pas douter du seul être qui me soutenait à fond, je devais me reprendre d'urgence, mon père ne pouvait pas me trahir.

Il n'était même pas midi et tout à coup une chape de fatigue implacable s'abattit sur mes épaules. J'en fis part à mon père qui me regarda sans comprendre. Je suis sûr que pour lui, je m'étais déjà pas mal reposé depuis mon histoire. Sans qu'il ne profère un mot, je sentis bien qu'il se demandait ce qu'il m'arrivait encore. Je n'en pouvais plus, je montais les escaliers aussi vite que me le permettait mon état et plongeais dans mon lit. La seconde d'après je dormais à poings fermés. C'est en tout cas ce que me révéla mon père quelques temps plus tard.

Mon sommeil fut encore une fois peuplé de fantômes. Je m'agitais, tournant et retournant sur la couche, marmonnant des mots incompréhensibles, luttant contre des entités qui voulaient me prendre, qui voulaient faire sur mon corps les analyses les plus farfelues et les plus atroces. Je les voyais venir à moi avec leurs yeux en amandes, brillants comme le charbon et leurs faces inexpressives. Je luttais, je baignais dans la sueur les trois jours et les trois nuits que dura cet espèce de coma d'où je n'émergeais qu'avec grande peine, jetant autour de moi des regards de fou, sursautant avant de reconnaître mon père penché sur moi avec une mine inquiète.

_ Enfin! Te voilà!

Je jetais un regard perdu autour de moi, ne reconnaissant pas du premier coup d'œil ma chambre pourtant si familière. Petit à petit mes esprits me revinrent, je levais la tête vers mon père qui me contemplait d'un air inquiet.

_ C'est bon, ça va aller papa.

_ Moi je n'en suis pas si sûr fiston, tu sais que ça fait trois nuits que tu ne décoinces pas de ton lit? J'ai bien envie d'appeler le docteur moi, c'est pas normal tout ça, je te connais trop pour savoir que tu n'es plus dans ton assiette depuis ta rencontre avec ...avecavec quoi au fait?

_ Attends, attends, ne me bouscule pas, laisse-moi me remettre, je vais me lever, ça va aller.

Je me redressais sur mon lit, mais ma tête se mit à tourner à un point tel que je retombais en arrière, terrassé. Mon père de plus en plus inquiet me regardait, désespéré.

_ Attends papa! Laisse-moi me remettre.

_ Ouais! Tu l'as déjà dit, mais en attendant je te vois la incapable de te lever, il est grand temps que tu vois un médecin, et je ne dis pas ce qu'on raconte sur toi mon pauvre garçon!

_ Quoi? Qu'est-ce qu'on raconte sur moi encore?

_ Les journalistes qui étaient là l'autre jour, tu t'en souviens?

_ Euh...oui!

_ Ils s'en sont donné à cœur joie crois-moi!

_ Co....comment ça?

_ Attends je t'apporte les journaux tu vas pouvoir te faire une idée.

Papa dévala l'escalier. Quelques temps plus tard j'entendis son pas lourd qui faisait grincer les marches du vieil escalier. Il poussa la porte et déversa sur le lit une pile de journaux; il y avait là toute la presse régionale mais aussi nationale. Je me relevais, cette fois ma tête me laissa en paix et seule une vague nausée me souleva le cœur. Je résistais, prenant le premier quotidien qui me tombait sous la main: « Le Provençal ». Fébrilement je tournais les pages cherchant l'article me concernant. Un long article avec photo s'il vous plait, mais quelle photo, on me voyait appuyé au mur en plein soleil, l'air hagard du poivrot qui titube sur la voie publique. Je parcourais rapidement des yeux les mots sans parvenir à en saisir le sens, je me reprenais, me calmais, me forçais à lire plus lentement. Mon cœur semblait vouloir bondir hors de ma poitrine au fur et à mesure que les choses écrites la, prenaient sens.

Les salauds! C'était bien au-delà de l'ironie, ils se foutaient carrément de ma gueule dans les grandes largeurs, j'étais catalogué ivrogne notoire. Les types qui fréquentaient le bistrot de Germain avaient été interrogés et ils en avaient rajouté sur mon compte, ils s'étaient bien amusé apparemment, se poussant du col, jouant à qui raconterait la plus improbable salade.

Je jetais le canard pour en prendre un autre, « La Marseillaise » Je cherchais un article que je trouvais en pages intérieures, la même photo, le même article ou presque, à quelques mots près! Inutile de le lire, je savais déjà quoi y trouver. Jusqu'à « Nice matin » avec toujours ma photo d'ivrogne et l'article qui va avec, l'illuminé du coin, le ravi de la crèche, l'imbécile.

Il y avait d'autres journaux, des titres peu familiers: « Le Parisien libéré », « France soir », « l'Aurore », « Le Figaro » etc...

Tous, tous sans exception se foutaient ouvertement de ma gueule, et je ne vous raconte pas comment ces salopards se gaussaient de mon accent méridional. Bien sûr qu'avec un tel accent, il ne pouvait s'agir que de galéjades. Ah! Ces méridionaux, toujours prompts à dire des conneries, d'ailleurs, c'est tout ce qu'ils savent faire ou dire. C'était à peu de chose près, la teneur des articles de presse que j'avais sous les yeux.

Je retombais sur le lit pour sangloter, épuisé nerveusement mais aussi éprouvé par le mal

étrange qui me clouait dans cette chambre. Un sentiment de total abandon m'avait envahi, je relevais la tête pour jeter un regard implorant à mon père.

_ Papa, papa, tu me crois au moins?!

Mon père se rapprocha du lit, il me mit sa main rugueuse sur la joue avant de dire dans un souffle:

_ Bien sur mon petit, je te crois, je te vois trop mal pour ne pas te croire. Mais il faudra un jour que nous tirions tout ça au clair.

_ On ne peut pas papa, on ne peut pas!

Je me remis à pleurer à gros sanglots cette fois, sans me rendre bien compte de l'inquiétude peinte sur le visage rude de papa. Il se reculait lentement vers la porte, et puis ses pas résonnèrent dans l'escalier.

J'avais encore les yeux rougis quand d'autres pas résonnèrent dans l'escalier. Cette fois papa n'était pas seul. Quand il poussa la porte, je vis que le docteur Petit le suivait de près. Mon père lui expliqua brièvement la situation, mais le médecin lisait la presse et il était au courant de mon histoire. Enfin, de ce que les journalistes avaient bien voulu écrire! Je le sentis tout de suite quand il commença à m'interroger, je l'entendais au ton qu'il mettait, aux questions qu'il choisissait, qu'il pensait avoir à faire à un illuminé. J'eus envi par moment de l'envoyer promener, de hurler que je n'étais pas fou, mais à chaque fois que ces bouffées de révoltes montaient en moi, je voyais le visage de mon père en retrait et je m'abstins pour ne pas aggraver mon cas. J'essayais de me concentrer sur mes réponses, faire en sorte qu'elles aient le plus de cohérence possible, rejeter cette suspicion aussi loin que je pouvais, faire appel à toutes les forces que mon esprit pouvait mettre à ma disposition pour donner corps à un discours vraisemblable. Ne pas me montrer fébrile ou impatient, ne pas me rebiffer quand j'avais l'impression qu'il faisait de moi un demeuré. Un exercice difficile quand on est sur une défensive exacerbée, en proie à une agressivité de tous les instants, frustré que personne et surtout pas celui qui était votre interlocuteur ne vous croie un seul instant.

Je m'en rendais bien compte, le médecin était bien trop rationnel pour donner corps à mes réponses qui se perdaient dans les sables mouvants où je me débattais. Je piétinais, je bafouillais, sous le regard glacé d'un homme dont la conviction devait être faite depuis déjà pas mal de temps.

Le médecin poussa un long soupir après le silence qui ponctua ma dernière explication. Sans un mot, il sortit son bloc à ordonnances et il se mit à écrire, le front plissé, la mine sévère, une longue lettre. Je suivais la progression de sa main nerveuse qui griffait le papier, de plus en plus intrigué, et plus encore quand il retourna la feuille pour continuer son écriture au verso. Jamais ses ordonnances n'étaient aussi longues, nous étions ici des campagnards durs au mal, n'appelant le médecin qu'en toute extrémité quand les remèdes maison devenaient inopérants. Le docteur Petit n'était pas dupe d'ailleurs, ses consultations étaient souvent rapides, il ne

s'attardait pas, laissant sur un coin de buffet son ordonnance après avoir perçu le montant de la visite, il s'éclipsait tel un courant d'air.

Le fait qu'il prenne ainsi son temps ne me rassurait pas sur mon propre compte. Quand il eut fini, il leva les yeux de son écritoire et me regarda d'un air aussi neutre que possible.

_ Je suis désolé monsieur Magnan mais je crois qu'il faudra une longue période de repos pour vous remettre. Je viens d'écrire un courrier pour mon confrère de la clinique du « Bel air ».

Je sursautais, quoi? La clinique du Bel air? La maison de fous?

Le docteur nota ma réaction et il dut s'employer pendant un long moment pour me convaincre de me laisser soigner par les psychiatres. Je plongeais dans un abyme de désespoir, cette clinique avait dans le coin une bien sombre réputation, et ceux qui y avaient fait un séjour étaient catalogués fous à tout jamais. J'allais devenir le fou de Saint Julien, je ne pourrai plus sortir dans la rue sans essuyer les sarcasmes, les réflexions, les rires, ou plus simplement les sourires ironiques. Je connaissais tout ça, moi-même

Dieu, comme on peut être injuste, comme on veut juger les autres sans les comprendre!

Des larmes courraient le long de mes joues, je levais un regard désespéré vers mon père, lui-même semblait perdu, nous étions deux naufragés au bord de la catastrophe.

*

_ Mmmm...hallucinations.....Le type derrière son bureau lit la lettre du docteur Petit. Je vois ses gros yeux globuleux courir de droite à gauche sur le papier, en mouvements rapides derrière ses lunettes d'écaille. Il est petit, il émerge à peine au-dessus de la table où on lit sur une réglette de bois « Docteur Vial ». C'est le maître des lieux, un homme chauve en blouse blanche et qui sans sa blouse, ressemblerait à n'importe quel quidam dans la rue. Mais il m'impressionne, je sais d'instinct qu'il est redoutable. Je me recroqueville sur ma chaise, sur la défensive.

_ Mmmm...confusions, mmmm.....obsessions...mmm...dépression. Hé oui! Forcément! Nous allons voir tout ça me dit-il en relevant ses yeux du courrier qu'il lit. A chaque mot qu'il lâche, je m'avachis un peu plus sur ma chaise. Je sens qu'il m'évalue, je suis un sujet d'étude, un cobaye pour tout dire. Il va pouvoir expérimenter sur ma personne, pensez donc, un dingue qui voit des soucoupes volantes, un beau sujet d'étude.

_ Nous allons commencer par faire quelques tests monsieur Magnan. N'ayez aucune crainte, nous avons juste besoin d'évaluer certaines choses avant d'établir un traitement pour qu'il soit efficace.

Je l'écoute, je ne dis rien, je ne pose pas de question. En dire le moins possible, tel est ma nouvelle devise. Je sais que je suis en milieu très hostile, je sais que je risque gros, que je suis sans défense face à des gens qui ne me veulent pas forcément du bien. J'ai eu des échos de ce

qui peut se passer dans des lieux comme « Bel air » Je sais que des vies s'en sont trouvées brisées, des personnalités dévastées par des traitements médicamenteux hasardeux. J'espère simplement pouvoir éviter tout cela, j'ai encore un espoir et si je sais me tenir, si on m'interroge, je répondrai que je me suis trompé, que tout cela n'a jamais existé, qu'en fait j'ai eu un coup de fatigue du au soleil.

Ah! Si les choses étaient si simples! Peu après je me suis retrouvé entre quatre murs aux fenêtres grillagées, devant un autre bureau et un autre type en blouse blanche, un grand celui la, à l'air indifférent, la paupière mi close et qui s'est mis à me poser des questions d'une grande diversité sur un ton monocorde. Je m'efforçais d'y faire des réponses concises, aussi neutres que possible. Il notait des trucs sur des feuilles volantes d'une écriture rapide, griffonnée. Et puis après les questions il m'a fait un test de Rorschach. La, difficile de garder une quelconque neutralité, j'ai tenté pourtant mais l'homme m'a vite percé à jour et avec un soupir il est passé à autre chose. Toute une batterie de tests encore, cela a duré des heures, jusqu'au soir face à ce type au visage inexpressif qui finissait par me paraître complètement antipathique. Je me suis efforcé de n'en rien laisser paraître et j'ai consenti à répondre à ses épreuves jusqu'à l'épuisement. Quand j'ai levé les yeux des formulaires, l'intensité lumineuse diminuait derrière les vitres sales. J'avais mal au crane, un bon mal bien établi et qui promet de vous tenir un moment.

On m'a montré ma chambre, une espèce de cellule monacale meublée d'un lit en fer fixé au sol, d'une armoire elle aussi métallique, une table fixée au sol également et une chaise. Un cabinet de toilette dans un coin, installé à la va vite. Une petite fenêtre en hauteur, presque inaccessible, et munie de solides barreaux qui vous hottaient toute idée d'évasion, au propre comme au figuré. Pas fait pour remonter le moral, mais j'étais trop fatigué, trop hébété pour émettre une quelconque protestation. Un peu plus tard, une femme entre deux âges, le regard aussi indifférent que le type de tout à l'heure est venue poser un plateau repas sur la table. Je m'étais allongé sur le lit, somnolant, m'efforçant de faire diminuer ma céphalée. J'ai jeté un regard sur le plateau où fumait un brouet qui me parut insipide et je retournais à ma somnolence sans plus tarder. Plus tard encore, la nuit tombée, un autre grand type est venu me donner un cachet et un verre d'eau, m'enjoignant de l'avalier sur le champ. Ne voulant pas faire ma forte tête encore une fois, j'ai avalé le cachet dans une gorgée d'eau. Le type a tourné les talons, quand la porte s'est refermée, j'ai entendu le bruit du verrou qui se refermait et j'ai été pris de panique. A ce moment-là, j'ai pensé à mon père, je l'ai imploré dans mon silence, mes yeux se sont brouillés en même temps que ma tête s'est mise à tourner. Je suis tombé à plat dos sur le lit et je ne me souviens plus de la suite.

J'ai sursauté sur le lit, une clé venait d'ouvrir le verrou et le grand type de la veille a rempli l'espace laissé ouvert par la porte. Il faisait jour, quelques rayons s'infiltraient à travers les barreaux de la fenêtre. Je me suis péniblement relevé sur le coude et j'ai regardé venir à moi

le type à travers le brouillard qui atténuait ma vue. Cette fois il portait un plateau de petit déjeuner qu'il a posé sur la table et avant de sortir il s'est tourné vers moi:

_ Le docteur Vial vous verra cet après-midi, tenez-vous prêt, prenez votre petit déjeuner et faites votre toilette, vous trouverez ce qu'il faut dans la penderie.

Je suis resté un grand moment allongé sur le lit, j'avais besoin de retrouver mes esprits, de faire le point sur le lieu où je me trouvais et quand je fus en possession de mes facultés, je sentis monter en moi une grande vague de désespoir. Les barreaux à la fenêtre me faisait penser invariablement à la prison, pas fait pour remonter un moral déjà en berne. Ce qui me préoccupait davantage encore, c'était l'inconnu dans lequel j'allais plonger. Tout ces médecins me faisaient peur, je ne leur accordais aucune confiance, d'autant plus que ma mélancolie mise à part, je n'éprouvais rien qu'une fatigue que je jugeais passagère. Avais-je vraiment besoin de me retrouver ici? J'aurais du protester auprès du docteur Petit, m'insurger, refuser cette mise au placard comme un voleur, un criminel. Je ne me rendais pas compte que je n'étais pas en état de me défendre, il a profité de ma faiblesse passagère. Et mon père? Pourquoi n'a-t-il pas protesté lui, pourquoi a-t-il laissé partir son fils pour l'asile? Je me suis senti déprimé tout à coup à la pensée de mon père me laissant partir vers l'inconnu. Le grand type a passé sa tête par l'ouverture de la porte:

_ Vous voulez que je vous montre le jardin?

Perdu dans mes sombres pensées j'ai sursauté avant de me tourner vers lui. Les premières paroles aimables depuis mon arrivée, je ne pouvais pas décliner, alors j'ai acquiescé et me suis levé pour le suivre.

_ Voilà m'a-t-il dit en embrassant le panorama d'un geste du bras.

Je me trouvais devant un joli jardin bien entretenu. Devant mes yeux s'étalait une longue pelouse qui disparaissait sous des arbres au fond. Un peu partout, des parterres de fleurs égailaient le paysage, des roseraies fleurissaient ici et là l'espace. Je restais un moment à regarder ce joli panorama que je n'aurais pas imaginé en un tel lieu.

_ Je vous laisse a dit le grand type, disparaissant aussi vite qu'il était apparu.

J'étais ébloui par la lumière diurne, hésitant sur les marches du perron qui donnait accès au jardin. J'ai mis ma main en visière pour appréhender cet environnement, de ci de là on voyait déambuler des ombres. Des gens, hommes, femmes, beaucoup de femmes. J'essayais de déchiffrer leurs visages mais je n'y voyais que du vide, aucun d'eux n'exprimant un quelconque sentiment. Voir ainsi ces ombres divaguer dans le parc, ne m'incita pas, je l'avoue à pousser beaucoup plus loin mon exploration. Des yeux j'aperçus un banc libre un peu à l'écart, à l'ombre et je m'y précipitais pour poursuivre ma reconnaissance des lieux. Un beau jardin certes, mais peuplé de zombies qui allaient trainant des pieds, dans une misère qui me fit froid dans le dos. Serais-je moi aussi le zombi de demain? Je frissonnais malgré la chaleur du jour.

Soudain il fut-là, il s'assit à l'autre bout du banc, je sursautais presque, tant il me surprit.

_ Vous êtes nouveau. Ce n'était pas une interrogation mais une évidence qu'il énonçait. Je tournais la tête pour mieux l'appréhender. Je vis un visage émacié et gris, un corps d'une maigreur malade. Son regard fixait un point, loin devant lui et il parlait sans me jeter le moindre coup d'œil.

_ Méfiez-vous, ici vous ne récolterez au mieux que de l'indifférence. Essayez d'éviter les médicaments, recrachez les autant que possible, sinon vous finirez comme tous ceux que vous voyez ici. Faites semblant d'obéir, ne contrariez personne, surtout ça, ne les contrariez pas. Si vous vous tenez tranquille, vous aurez une chance d'en réchapper assez rapidement, sinon ils trouveront tous les prétextes pour vous retenir. Soyez prudent, faites gaffe!

Avant que je ne puisse répondre, il était déjà debout et il me tournait le dos. Je suivis un moment sa silhouette furtive qui s'en allait sous les frondaisons.

Il ne me remontait pas le moral le camarade, à moins que je sois tombé sur un de ces paranoïaques qui devaient peupler les lieux? Je décidais que ce que je venais d'entendre était de bon sens. De toute façon, depuis mon arrivée ici, mes sens étaient en éveil.

Je restais donc sur le banc jusqu'à ce que j'entende la cloche annonçant le déjeuner. Je vis les ombres se diriger vers un point précis d'un pas pressé et souvent trainant. Je décidais de les suivre tout en les observant. Ces gens parlaient peu entre eux, un mot par ci par là, un vague sourire, mais c'était rare, la gravité et l'abattement étaient de mise sur leur visage.

J'ai pris place dans la file tout en observant comment se passaient les choses, d'abord tout le monde passait devant un homme imposant en blouse blanche qui distribuait à chacun la médecine qui lui revenait après avoir décliné son identité. Je notais que la plupart prenaient leurs pilules avec indifférence, mais certains semblaient attendre leurs drogues avec impatience, avalant sans liquide la poignée de cachets que l'infirmier venait de leur attribuer. Ensuite, nanti de leur dose de barbituriques, les patients se dirigeaient vers le self service pour prendre un plateau et se servir.

Quand vint mon tour, l'infirmier me regarda, demanda mon nom qu'il chercha dans la liste sans succès. Relevant le nez de ses papiers il me fit signe de passer après m'avoir dit n'avoir pas de consigne me concernant pour l'instant, mais que le docteur que je devais voir après le repas lui fournirait toute instruction au sujet de mon traitement. Je pris donc un plateau, fis mon choix parmi les plats proposés et allais m'asseoir à une table un peu à l'écart. Il semblait que chacun et chacune avait ici, ses habitudes, ses compagnons de réfectoire, et je compris instinctivement qu'il serait malséant de déranger l'ordre établi.

Je m'assis donc à l'écart et commençais à inventorier mon plateau, quand une ombre passa rapidement devant mes yeux et le type de tout à l'heure se glissa en face de moi.

_ Je me présente, je m'appelle Georges, je suis ici depuis trois mois et j'essaie de survivre. Je le regardais mieux, ses yeux étaient fuyants et ne semblaient pas pouvoir se fixer

longtemps sur quelque chose ou quelqu'un. Il avait parlé dans un souffle, débitant sa phrase sur le ton de la confiance. Je me présentais à mon tour:

- _ Maxime.
- _ Je peux te tutoyer?
- _ Pas de problème.
- _ Que fais-tu ici?

Je haussais les épaules, devais-je encore une fois raconter mon histoire et passer pour un illuminé? Je décidais que non.

- _ Je suis la pour un grand coup de fatigue passagère. Et toi?
- _ Oh! Moi, c'est une longue histoire, disons que ma femme a trouvé cette solution pour se faciliter la vie.

Je le regardais sans comprendre, il me fit un pale sourire avant de reprendre.

_ Oui, elle a un amant et je faisais tache dans le tableau, alors elle a trouvé cette solution pour m'éloigner. Que veux-tu, j'avais du mal à assumer, alors je devenais dépressif, violent même parfois, bref une proie facile quand c'est le médecin qui est l'amant de madame.

Je le regardais mieux, c'est vrai qu'il y avait de la douleur dans ce visage là. Je compatissais à son tourment en hochant la tête.

- _ Moi je ne suis pas marié, dis-je, sans doute un souci de moins.
- _ Tu fais quoi dans la vie?
- _ Je suis agriculteur et toi?
- _ Je suis instituteur, enfin, en principe puisque je suis là à tourner en rond toute la journée.
- _ Et...tu as une date de sortie prévue?

Il rit franchement, on voit que tu ne connais pas le milieu. Un des toubibs d'ici est copain avec l'amant de ma femme... alors, la liberté! En plus ils veulent à tout prix me donner un traitement de cheval mais je résiste, je recrache les cachets dans le lavabo. C'est pas facile à faire car ils surveillent, ils attendent pour voir si tu l'as bien avalé, mais je suis assez rodé pour les tromper.

Je compatissais franchement, essayant d'imaginer la vie de cet homme.

_ Tu n'as vraiment pas la possibilité de contacter quelqu'un à l'extérieur? Tes parents par exemple?

_ Ma mère est décédée et mon père est loin d'ici, il n'est pas facile à joindre, et même si j'arrivais à lui faire parvenir une lettre, viendrait il?

_ Moi aussi ma mère est décédée, dis-je histoire de compatir. Je vis seul avec mon père, il a besoin de moi je pense, il se fait vieux.

- _ Ah! C'est bien d'avoir un vieux père! Dit-il d'un air rêveur, avec un brin d'envie.
- _ Oui, j'ai de la chance, et j'espère qu'il pourra venir me voir et me sortir de ce trou.

Je jetais un regard circulaire à la salle. On n'entendait pratiquement que le cliquetis des

fourchettes et des couteaux. Parfois un murmure fusait, presque rien, dans l'ensemble les patients mangeaient en silence. Je portais à nouveau mes yeux vers mon vis-à-vis, deux larmes coulaient sur sa joue creuse, son plateau repas était presque intact et sa fourchette restait en suspend.

_ Tu ne manges pas?

_ Pas faim! Me lança-t-il.

_ Tu devrais prendre des forces.

_ Pour quoi faire?

_ Trouver la force de résister, dis-je.

Il haussa les épaules sans répondre.

_ Dis-moi, que ce passe t-il après le repas?

_ Sieste pour tout le monde, obligatoire jusqu'à trois heures, mais toi tu as ton entretien avec Vial.

_ Oui, parles moi de ce Vial un peu, tu le connais?

_ Si je le connais! Il est de connivence avec les autres: ma femme et son toubib d'amant et son pote d'ici.

_ Excuse-moi d'avoir ravivé ta peine, je ne voulais pas ...

_ C'est rien, Vial est un type intelligent, quoi que tu fasses il te mettra à poil, je veux dire, tu auras le plus grand mal à dissimuler quelque chose. Le mieux est de jouer une espèce de franchise, aller un peu en son sens mais sans trop en dire. C'est subtil, il faut être fort pour trouver le bon ton à employer, ni trop ni trop peu. Pour lui tous les gens qui franchissent la porte de son établissement sont malades d'une façon ou d'une autre, il faut donc qu'il les soigne, tu vois?

_ Je vois oui, j'essaierai d'être vigilant mais j'avoue, je n'ai jamais encore affronté une épreuve comme celle-là.

_ Laisse le venir un peu, essaie de voir où il veut t'emmener, surtout ne suscite pas sa curiosité, reste dans le domaine du banal.

Je hochais la tête tout en me disant que question banalité ce n'était pas gagné!

_ Bon courage Maxime!

Georges était déjà debout et s'en allait avec son plateau pour le déposer avant de sortir du réfectoire. Je restais là, seul, un peu plus désespéré, me demandant ce que ce médecin maudit allait bien pouvoir faire de moi.

J'ai déposé mon plateau à mon tour et je me suis dirigé vers ma chambre, histoire de m'isoler et faire un peu le point. Allongé sur le lit, dans la pénombre j'ai essayé de bâtir un scénario qui me préserverait au mieux, mais bien vite je me rendis compte que, ne connaissant pas mon adversaire, j'aurais du mal à échafauder quoi que ce soit, c'est lui qui avait les cartes en main, y compris les miennes!

J'ai fini par fermer les yeux et faire le vide en ma tête.

Les pas dans le couloir me ramenèrent à la réalité, j'ouvris les yeux, les sens en éveil. L'infirmier toqua à la porte avant de l'ouvrir:

_ C'est l'heure!

Enoncé ainsi, on aurait dit l'heure de la sentence, les derniers moments du condamné avant de monter à l'échafaud. Je me redressais du lit et suivis le grand type baraqué dont les épaules me cachaient une bonne partie des couloirs que nous enfilions. Il s'arrêta et toqua à une porte, attendant une réponse, quand elle vint, il ouvrit la porte et s'effaça pour me livrer le passage.

Le bureau de Vial, un grand bureau de bois vernis qui disparaissait sous un fouillis de papiers, de dossiers plus ou moins épais. J'ai sursauté en entendant la porte claquer derrière moi, l'animal pris au piège. Sa tête émergeait des dossiers, son crane luisait dans la pénombre et ses yeux globuleux derrière les lunettes d'écailles couraient sur un papier. Je restais figé à le regarder quand il me fit signe de m'asseoir. Je posais timidement une fesse sur le bord de la chaise, tout mon corps était prêt au combat comme s'il se fut agi d'un affrontement physique. Je sentais mes boyaux se tordre, mes muscles se nouer, et je fus pris de tremblements que je ne contrôlais pas.

Vial leva les yeux de sa feuille et deux billes d'antracite vinrent me fixer. Mal à l'aise je me tortillais sur mon bout de chaise.

_ Monsieur Magnan!

J'attendais la suite avec inquiétude.

_ Monsieur Magnan, j'ai la vos résultats de test sous les yeux.

Silence, j'ai peur de la suite.

_ Monsieur Magnan, je dois dire qu'ils sont assez remarquables.

Que veut-il dire? Où veut-il m'entraîner?

_ Cent vingt-cinq de QI monsieur Magnan!

Qu'est-ce que ça veut dire? J'ai jamais entendu parler de ça. Ses yeux continuent à me fixer sans aucune expression. Je sens qu'il guette mes moindres réactions, il faut que je reste aussi neutre que possible, ne montrer ni panique ni impatience, écoute Maxime, écoute, et surtout soit sur tes gardes.

_ Détendez-vous monsieur Magnan, il ne s'agit pas d'une sentence, personne ici ne vous juge. Savez-vous ce qu'est un QI?

Je fais non de la tête, de plus en plus inquiet.

_ C'est une façon de mesurer l'intelligence d'un individu.

Je me tasse sur mon siège, un pauvre paysan comme moi ne peut être qu'idiot!

_ C'est remarquable monsieur Magnan. Le saviez-vous?

Bin non, comment l'aurais-je su?

_ Avez-vous fait des études, je veux dire, avez-vous été au lycée?

Je fais toujours non de la tête, le regardant avec une méfiance accrue, où m'emmène-t-il? Je ne vois pas qu'elle est la finalité d'une telle conversation. Qu'est-ce que mon intelligence supposée vient-elle faire dans ce bureau?

_ Vous êtes donc quelqu'un d'intelligent fait-il en posant ses deux coudes sur la table. Maintenant, pouvez-vous me raconter ce qui vous est arrivé ce matin-là dans votre champ de lavande?

_ Rien, rien monsieur, je ... j'ai dû faire une sorte d'insolation voyez-vous, et puis j'ai perdu la notion des choses pour me réveiller au bistrot, chez Germain. D'ailleurs j'avais très mal à la tête....

Il me fixe dans les yeux derrière ses lunettes à monture épaisse et en même temps il secoue la tête de droite à gauche.

_ Monsieur Magnan, arrêtez ça tout de suite, qui pourrait vous croire?

Je panique tout soudain, me tourne de droite et de gauche comme si je cherchais une issue à mon problème.

_ Hé bien ...je ...je n'ai pas d'explication.

_ Voulez-vous me raconter ce que vous avez déjà raconté un certain nombre de fois à différentes personnes?

_ Vous savez docteur, le soleil tapait dur ce jour-là et ...

Vial secoue encore la tête et son regard se fait moins aimable encore qu'il n'était.

_ Pas à moi monsieur Magnan! A six heures et demie du matin on n'attrape pas d'insolation, même au mois de Juillet. Alors vous feriez mieux de me raconter votre histoire.

_ Bon, alors oui, il s'agit d'une histoire, une histoire que j'ai entièrement inventée, et croyez bien que je le regrette aujourd'hui!

_ Je vous écoute monsieur Magnan. Vial s'est rejeté en arrière sur son fauteuil, comme s'il se détendait soudain et s'apprêtait à écouter une bonne histoire racontée par un ami.

J'ai repris mon récit comme je l'avais confié à Germain et aux autres tarés du bistrot, comme je l'avais raconté à mon père, avant de le confier aux gendarmes et à notre médecin. Je n'ai rien retranché ni rien ajouté, les yeux baissés comme un coupable passant aux aveux. J'ai pourtant escamoté l'épisode du drôle de type qui s'était mélangé aux reporters quand je suis sorti de la gendarmerie, ce truc là je me le gardais, je n'avais pas pu le confier à mon père, alors vous pensez bien, je n'allais pas en faire la confidence à Vial.

Il m'a écouté jusqu'au bout sans m'interrompre. Quand je me suis tu j'étais vidé, j'avais l'impression d'avoir capitulé sans même esquisser la moindre défense. Ce type m'avait percé à jour, j'étais définitivement vaincu, à caser dans la catégorie des cinglés définitifs, à enfermer jusqu'à la fin de leurs jours.

J'étais au bord des larmes, envahis par toutes sortes d'émotions et je sentais monter en moi le mépris de moi-même, la colère et le désespoir, comment avais-je pu céder ainsi?

Vial est resté muet encore un moment, et puis il a eu un soupir en se redressant pour reprendre son attitude première, les coudes posés sur le bureau.

_ Je vous crois monsieur Magnan.

J'ai relevé la tête, les yeux plissés, ce type se payait ma poire en plus, je le regardais avec une méfiance non dissimulée, me demandant à quelle sauce il allait pouvoir m'accommoder. Les vaincus n'ont plus d'espoir, ils sont entièrement dans les mains des vainqueurs, ils sont soumis et doivent s'attendre toujours au pire. J'ai regardé Vial par en dessous, essayant de voir sur sa face une expression qui m'aurait éclairée sur ses intentions. Il demeurait impassible derrière le grand bureau et son silence finissait par me peser.

_ Vous n'êtes pas le premier à me servir un tel récit monsieur Magnan, et sans doute pas le dernier non plus. Comme je l'ai dit, je vous crois.

Vial s'est tu, sans doute pour me laisser le temps de digérer ses propos. Je ne savais plus qu'elle attitude prendre. Était-ce un bluff? Cherchait-il à prêcher le faux pour en savoir plus sur mon affaire? Je gardais le silence, je reprenais un peu de vigueur, mon cerveau semblait retrouver un semblant de vivacité et j'étais sur mes gardes.

_ Vous avez souffert monsieur Magnan, vous avez souffert d'incompréhension. Personne ne vous a cru, pas même votre propre père malgré toute sa bienveillance, et ça, vous l'avez mal ressenti, quels que puissent être vos sentiments pour votre père. Vous êtes en plein désarroi, cela se voit: votre nervosité, votre besoin d'être cru, votre désespoir de ne pouvoir partager ce que vous ressentez. Moi je vous tends la main, monsieur Magnan, vous n'êtes pas obligé de la saisir aujourd'hui, je vous demande juste d'y réfléchir, et peut être qu'un jour...

_ Je vous demande de vous servir de votre séjour parmi nous pour nourrir cette réflexion, de digérer ces événements que je sais profondément tragiques et perturbants pour vous puisqu'ils nous sont totalement inconnus. Je veux que vous sachiez que vous n'êtes pas le seul à ressentir ce que vous ressentez en ce moment et sans trop m'étendre, je peux vous dire qu'il existe des cas bien plus tragiques que le vôtre. Il faudra surmonter ce que vous avez subi monsieur Magnan. Vivre avec. Peut-être que lorsque vous aurez fait suffisamment de chemin, vous considérerez votre aventure comme une chance qui vous fut offerte. Bien sur il faudra du temps, nous n'en sommes pas encore la et de toute façon il faudra que vous viviez avec le regard des autres, et ça, croyez-moi, ce n'est pas le plus facile. Je veux que vous sachiez que vous trouverez auprès de moi le réconfort qui vous manquera par ailleurs.

_ Je vais vous prescrire un traitement aussi léger que possible, je ne voudrais pas vous assommer de chimie, juste vous accompagner pour vous permettre de reprendre des forces.

Comment devais-je prendre ce discours? Vial n'était-il pas en train de m'emmener en bateau? Je décidais de jouer la méfiance. J'écoutais sagement ses prescriptions comme un bon élève sur son banc de classe. Puis je prenais congé.

Je déambulais dans le parc, face à face avec mes sentiments et je dois dire que ce n'était guère

glorieux. La colère montait en moi, une capitulation, voilà ce que je venais de concéder à Vial. Pas une seconde je ne lui avais tenu tête, ma défense était si mal ficelée qu'il m'avait tout de suite vu arriver. Cette histoire d'insolation, quelle bêtise! Après ça, comment tenir la dragée haute à un type rompu à ce genre d'exercice? Je m'étais mis à poil, voilà la vérité. Mais il me fallait aussi envisager son attitude après ma confession, qu'en penser? Il m'avait semblé tout en compréhension envers mon aventure, mais n'était-ce pas une ruse? Une façon de m'amener à lui pieds et poings liés? Si je considérais son ordonnance somme toute très légère, je pouvais considérer l'avenir avec assurance, mais ma prudence paysanne me poussait à la méfiance.

Une ombre furtive se glissa près de moi. Georges.

_ Alors?

_ Difficile à cerner ce Vial.

_ Je te l'avais dit! Il est malin le bougre, il te prend dans ses tenailles et il ne te lâche plus. J'en ai parlé à pas mal de monde ici et tous disent la même chose. Alors, tu lui as dit quoi? Je sursautais à la question, je ne voulais surtout pas révéler à Georges ce qui m'avait entraîné ici.

_ Bin...je lui ai dit.

_ Mais dis quoi?

_ Euh...rien! Rien! Enfin ma déprime quoi.

Ses questions m'irritaient et je ne lui cachais pas ma contrariété. Georges eut l'élégance de ne pas poursuivre. Ensemble nous avons fait un bout de chemin en parlant de tout et de rien, mais surtout en échangeant sur ceux que l'on croisait. Georges connaissait pas mal de patients et il était capable de me dire de quoi souffrait chacune de nos rencontres. Raison de plus pour garder pour moi la raison de ma présence ici.

Au réfectoire le soir, j'eus le droit à ma distribution de pilules. Une seule en fait que j'hésitais longtemps à porter à ma bouche. Georges n'était pas loin et il avait suivi mon hésitation. Discrètement il se rapprocha de moi pour me dire sans me jeter un regard: « Mais ça dans ta bouche, fais semblant de l'avalier et puis tu feras semblant de te moucher et tu recracheras dans ton mouchoir. »

Je suivis son conseil, et sur le chemin du retour à ma chambre, je me débarrassais du cacheton dans un massif de rosiers.

Plus tard dans la soirée, l'infirmier de garde vint me donner mon somnifère, cette fois je ne le refusais pas.

Je dormis d'un sommeil chimique, peuplé de fantômes plus inquiétants les uns que les autres, des entités qui venaient s'imposer à moi avec leurs masques grimaçants.

Au matin je me réveillais tôt dans cette chambre désolée et déprimante. Je n'arrivais pas à imaginer comment tout cela allait se dénouer. Je restais dans mon lit, plongé dans mes

pensées jusqu'à l'heure du petit déjeuner. Au réfectoire, Georges est venu à ma table pour s'enquérir de ma nuit. Je haussais les épaules en lui répondant que je me reposerais bien mieux chez moi.

Ensuite ce fut le début de l'ennui profond qui baignait chaque heure de la journée à la clinique. Heureusement, il y avait une bibliothèque conséquente où je me rendais, à la fois pour trouver de la lecture, mais aussi pour échapper aux questions que je sentais revenir en force dans la bouche de Georges, de plus en plus intrigué par ma présence en ce lieu.

« La guerre des mondes » tiens donc! Je tournais et retournais le livre entre mes doigts pour finir par lire la quatrième de couverture. Des extraterrestres qui envahissent la Terre dans le but de coloniser l'humanité, voir la détruire. Était-ce vraiment le genre de littérature qu'il me fallait? Sans doute que non, mais bon, je décidais de lire l'ouvrage, intrigué au fond de moi qu'un auteur puisse écrire sur le sujet qui en fin de compte m'avait mené dans cette clinique.

J'entamais ma lecture par une biographie simplifiée de l'auteur et je m'étonnais que ce livre parut en mille huit cent quatre-vingt-dix-huit. Au siècle dernier! Quelle vision des choses! Autre étonnement en forme d'avertissement, l'adaptation radiophonique qu'en fit Orson Welles en mille neuf cent trente-huit, et la panique qu'il provoqua à New York. Je ne m'étonnais guère de cela compte tenu de ma propre expérience et je crois que quelque part au fond de moi, ce livre provoqua quelque chose, une sorte de déclic. Un chemin m'était montré qui devait me mener à retrouver une confiance qui m'avait fuie.

J'emportais le livre dans le parc et je m'installais à l'ombre des arbres pour entamer ma lecture.

Le temps passait mieux, le livre éveillait ma curiosité et au fil des pages je me plongeais un peu plus dans l'univers inquiétant de H G Wells. Je sursautais en entendant la cloche appeler au repas de midi. Je refermais le livre pour me rendre à la cantine. Même rituel, la queue, la pilule, le self, et une table à l'écart. Je ne restais pas seul longtemps, Georges se glissa en face de moi. Son premier regard fut pour le livre que j'avais posé sur la table.

_ Dis donc, tu t'attaques à un sujet difficile, les romans d'anticipation.

_ Oui j'ai trouvé ça à la bibliothèque et il a éveillé ma curiosité.

Georges me regardait avec insistance et je devinais pourquoi. Je décidais de jouer la provocation, par fierté personnelle et puis pour le tenir éloigné de poser des questions.

_ Un petit paysan a bien le droit de lire ce qu'il veut, non?!

Georges sursauta presque en face de moi, bien que j'eus dit ces mots avec le maximum de modération et un petit sourire ironique. Je le sentis hésitant sur la conduite à tenir et aussitôt une barrière s'érigea tout entre nous. Il bredouillait un «oui bien sur!» peu convainquant, comme un point final à la conversation. Mais au fond je voyais bien que je devenais pour lui une énigme, attisant sa curiosité. J'ai voulu adoucir la portée de mes propos en lui disant que j'avais toujours été curieux de l'insolite, mais je voyais bien que je devenais une énigme pour

Georges.

Après la sieste je suis retourné au jardin, choisissant un banc bien à l'écart pour continuer ma lecture. La chaleur de Juillet irradiait dans toute sa splendeur, et pour la première fois depuis longtemps, je me surpris à avoir une pensée positive en regardant le bleu du ciel à travers la frondaison des arbres. Je pensais à mon père resté seul chez nous, cette pensée assombrit un peu le ciel, mais je considérais la journée sous un angle plus favorable. C'était bon d'être là, assis avec un livre. Depuis combien de temps n'avais-je pas pris le temps d'ouvrir un bouquin? Georges en fin de compte avait de quoi s'étonner. Je me promettais de me montrer plus conciliant à son égard. Il y avait toujours cette histoire qui me hantait, peut être devrais-je faire plus d'effort pour m'en éloigner en m'ouvrant aux autres? Le seul point d'interrogation était le temps que je passerai en ce lieu, à moi de me le rendre le plus court possible.

_ Excellent choix!

Perdu dans mes pensées, je faisais un atterrissage brutal en entendant ces mots prononcés près de moi. En tournant la tête je vis Vial penché au-dessus de moi, souriant.

_ Je peux m'asseoir?

_ Je vous en prie.

_ Alors comme ça vous vous passionnez pour Wells?

_ Heu...Disons que je suis tombé dessus à la bibliothèque.

_ Le hasard fait bien les choses, non?

_ Sans doute, soupirais je.

_ En tout cas sa lecture doit vous reconforter dans le fait que d'autres que vous se sont confronté à ce genre de problème.

_ Il s'agit de fictions.

_ Bien sur, mais je pense que quelque part cela vous rassure que des « lettrés » se soient penché sur le problème, non?

_ Pas plus que ça non, comme je vous l'ai dit c'est une fiction, les gens lisent ça comme une histoire d'anticipation complètement invraisemblable, ils ne pensent pas du tout au genre de rencontre que j'ai faite.

Vial parut réfléchir un moment, il me jetait des regards en coin, je voyais bien son manège, cet homme la voulait quelque chose mais n'osait pas me le demander.

_ Vous avez sans doute raison finit-il par soupirer, l'imagination du commun des mortels est somme toute assez limitée.

_ Il ne s'agit pas d'imagination en ce qui me concerne dis-je assez vivement.

_ Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais les gens sont limités à leur petit pré carré, si on les sort de la, la plupart n'ont plus de repère.

_ C'est vous le médecin!

_ Un médecin ne saurait tout savoir, à ce sujet, pourriez-vous me dire à quoi ressemblait

l'engin auquel vous avez été confronté?

Je regardais Vial en fronçant les sourcils. Où voulait-il en venir? Était-il là en service commandé pour me tirer les vers du nez? Comme je ne répondais pas, il s'empessa de rectifier sa pensée.

_ Ne vous méprenez pas, je ne suis pas dans mon bureau en train de vous interroger. Je prends un peu de temps pour moi, croyez bien que j'en ai besoin. Pour tout vous dire votre histoire m'intéresse au plus haut point. Je ne vous prends pas pour un malade, juste un homme qui a subi un choc dont il doit se remettre. Comme je vous l'ai dit, vous n'êtes ni le premier ni le dernier, j'ai traité d'autres cas avant vous, surtout dans les années cinquante, et particulièrement l'année mille neuf cent cinquante-quatre. Cette année là j'ai du voir passer dans mon bureau au moins cinq personnes dans votre cas. Et puis les années suivantes les choses se sont un peu calmé. Alors pourriez-vous me répondre?

Je me raclais la gorge.

_ Eh bien, comme j'ai eu l'occasion de vous le dire, j'ai d'abord cru avoir à faire à des voleurs de lavande. J'ai bien vu un véhicule que j'ai pris bien entendu pour une voiture, ce ne pouvait être qu'une auto. Ce n'est qu'arrivé très près que je me suis rendu compte de mon erreur, mais il était déjà trop tard, ils m'avaient paralysé avec leur foutu cylindre métallique qu'ils tenaient à la main. Leur engin était là à cinq mètres peut être, devant mes yeux. Je l'avais vu de plus loin et je m'étais dit que c'était une « Dauphine » Renault. Le coté arrondi vous voyez? Et puis la taille correspondait à peu de chose près, un objet assez petit donc. Imbécile que je suis, je n'avais pas réfléchi qu'une telle auto ne pouvait pas se trouver au milieu d'un champ de lavande! J'étais obnubilé par le vol de mes pieds de lavandins.

Et puis ils sont montés dans leur engin. Quand je dis montés, ils ont plané dans les airs avant de disparaître par le dessus de la machine. Je n'ai pas vu de porte, mais ils ont plongé dans leur truc par le haut et ils sont partis.

Vial m'avait écouté sans m'interrompre. Quand je me tus, il posa sa main sur mon bras et en me regardant dans les yeux il me dit: « Je vous crois Magnan! »

_ Merci docteur, mais si vous me croyez, pourquoi dois-je rester ici?

_ Soyez patient mon ami, vous avez incontestablement besoin de repos, alors profitez-en, rechargez vos batteries, et puis vous avez aussi besoin d'être protégé de l'extérieur. Réfléchissez, rappelez-vous les sarcasmes, les quolibets, les journalistes qui ne pensent qu'au sensationnel.

Ici, personne ne vous jugera, et surtout pas moi. Encore une fois vous trouverez auprès de moi une oreille attentive à chaque fois que le besoin se fera sentir. Continuez votre lecture, mais si je puis me permettre, connaissez-vous Steinbeck? « Les raisins de la colère » ça vous parle? Non, hé bien songez à le lire il y est question de condition paysanne. Je vous laisse, je vais me replonger dans les affres, manies, fantasmes, et autres démons qui peuplent les esprits.

Vial se leva et s'en alla d'un pas tranquille. Je le regardais s'éloigner les mains dans le poches en me disant que j'avais confié à cet homme bien plus que je n'aurais confié à un ami de longue date. Un piège? Je n'avais toujours pas une confiance absolue en ce médecin, mais je devais en convenir, il marquait des points.

*

Les jours se suivaient à Bel Air. J'avais appris à vivre au contact de toutes sortes de maladies de l'âme, les douloureuses, les agressives, les apathiques, les désespoirs profonds qui réclamaient une surveillance renforcée. Toute une humanité à la dérive et qu'il convenait de maintenir autant que possible à flot. J'avais fait assaut d'amabilité auprès de Georges pour revenir en grâce, et nous avons fini par devenir de vrais amis, mais mon cas restait pour lui un mystère. Il ne me posait plus de question, il se contentait de parler de tout et de rien, parfois de sa vie et je lui parlais de la mienne à la ferme.

J'avais suivi les conseils de Vial et avais dévoré « Les raisins de la colère ». Dans la foulée j'étais passé à « Des souris et des hommes » et puis « En un combat douteux » avant de plonger dans « Rue la sardine » et « Tendre Jeudi ». Je m'étais efforcé pendant tout ce temps de m'éloigner de mes peurs, les apprivoiser avant de les dominer.

Tout cela avait pris du temps, nous étions en septembre, la saison était encore chaude. Mon père avait poussé jusqu'à Bel Air deux fois. Visiblement il avait fait un gros effort pour venir en ce lieu qu'il appréhendait. Il appréhendait bien plus encore de me rencontrer. Nous avons parlé longuement et je crois que je l'ai rassuré. Plusieurs fois j'ai vu un sourire éclairer sa face et quand il est parti, j'ai senti son pas plus léger.

Moi-même je me sentais plus fort maintenant et je m'en suis ouvert à Vial.

_ Bien me dit-il, nous allons pouvoir envisager une sortie si cela vous convient.

Et comment que cela me convenait!

_ Quand?

_ Disons une semaine encore monsieur Magnan.

_ Si je puis me permettre docteur, mon ami Georges me semble lui aussi apte à sortir qu'en pensez-vous?

_ Je sais que vous êtes amis monsieur Magnan, rassurez-vous, son tour viendra prochainement, je vous le promets.

_ Puis je lui annoncer la nouvelle?

_ Vous pouvez!

Ma joie était visible je pense, j'en aurais embrassé cet austère médecin des âmes. Quand je sortais de son bureau, je me précipitais pour retrouver Georges pour lui annoncer la bonne nouvelle. Quand je lui eus rapporté les paroles de Vial, je vis deux larmes couler sur ses joues.

_ Tiens moi au courant lorsque je serai sorti lui dis-je.
Il me le promit et je passais cette dernière semaine dans une nouvelle euphorie que je n'avais pas connue depuis bien longtemps, comptant les jours comme à l'armée en attendant la « quille ».

Quand le jour J vint, ma valise était prête depuis la veille. Je passais au bureau de Vial, jamais une signature au bas d'une page ne me parue plus belle. Je lui serrais chaleureusement la main et je pris congé. Dehors m'attendait Georges, une expression d'envie sur son visage atténua ma joie. Je le serrais contre moi, lui donnais force tapes sur l'épaule avant de me retourner pour franchir la grille imposante du domaine.

La joie de papa était à son comble, il me serra contre lui et je sentis ses larmes mouiller mes joues. Nous fêtâmes l'événement par un repas à l'auberge du village. Peut-être ne fut-elle pas notre meilleure idée: je vis tout autour de moi des interrogations, des regards qui se détournaient, d'autres qui me scrutaient comme si j'étais un « martien ».

A propos de martien, j'appris plus tard que c'est le sobriquet dont m'avaient affublé les dévils du bistrot de Germain. Une bonne façon de rigoler à mes dépens. Je ne dirais pas que je m'en foutais, bien au contraire, l'euphorie de ma libération s'éloignait à grands pas. Il fallait m'agripper au quotidien, reprendre petit à petit mes activités, revoir mes champs, humer l'air de chez moi. Mais que peut-on faire contre des regards qui en disent plus long que bien des discours? Baisser la tête? Passer son chemin? Plus facile à envisager qu'à appliquer dans notre petite communauté, sauf à ignorer tout le monde. Mon père demeurait mon seul confident, mais lui-même était-il convaincu que son fils était guéri de ses fantômes?

Je trainais dans la remise, autour du tracteur rouge au repos. Les outils de labourages soigneusement rangés tout autour. Il régnait là une odeur de terre mêlée à l'odeur de l'huile moteur et de poussière des champs, diverses senteurs encore, celle de la lavande bien sur était très prégnante. Mes yeux se portèrent vers la corde suspendue à son clou. Mon regard allait de la corde à la poutre au-dessus de moi. Je fis un pas vers la corde, je m'en saisis, pris mon élan pour la lancer par-dessus la poutre.

_ Oh Maxime!
Je me retournais brusquement, honteux de mon geste, à la porte de la remise il y avait une silhouette que j'identifiai aussitôt: c'était Georges.

En hommage à Maurice Masse et Pierre Guérin.

